

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 32

Artikel: Le chant des moissonneurs
Autor: Porchat, J.-J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

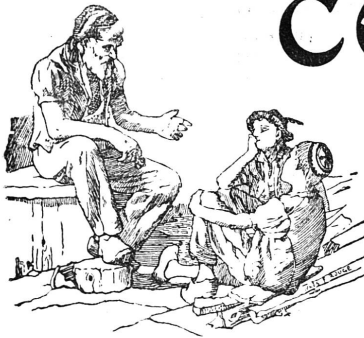
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N° du 7 août 1915 : Au front sud. — Le chant des moissonneurs (J.-J. Porchat). — Iena dau corbeillard (Marc à Louis). — Pour nos soldats. — Les braves Landwehriens (Fauchelevent). — Pour faire tout ce qu'on veut. — « Le l'amo mon pai ! ». — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

AU FRONT SUD

Des bords de la Moësa, 3 août 1915.

Mon cher Conteur,

Nous campons depuis six semaines en une région où, à part de rares alpinistes, aucun Vaudois n'avait jusqu'ici montré le bout de son nez. La frontière que nous gardons est à plus de 2000 mètres au-dessus de la mer. C'est, couronnant de roides pentes de gazon, une sinieuse arête de rochers d'où le regard plonge dans des vallées qui descendent d'un côté vers le lac Majeur, de l'autre côté vers le lac de Côme. Au delà de ces vallées, l'horizon est fermé au couchant par le massif du Mont-Rose, au levant par les Alpes bergamasques et tyroliennes, au pied desquelles s'étend la Valtellina, que nous apercevons dans toute sa longueur. « Hé! bon Dieu, que le monde est grand! » nous sommes-nous dit souvent, comme dans la chanson du duc de Savoie partant pour la guerre.

Mais nos devoirs ne nous permettent pas de demeurer longtemps dans la contemplation de ces paysages colorés, si nouveaux pour nos troupes. Nous n'avons pas les loisirs dont jouissent, à quelques mètres de nos positions, les alpins du roi Victor-Emmanuel. Ces braves troupiers passent toutes leurs journées à jouer aux boules, à manger, boire et dormir. Il est vrai que leur paradis se changera en enfer, dès qu'ils seront appelés à renforcer ou à remplacer leurs camarades qui font le coup de feu contre les armées de François-Joseph. En attendant, ce sont les plus aimables voisins du monde, et, quand la consigne ne nous le défend pas, nous fraternisons avec eux, comme le font, au nord et à l'est, tous les soldats suisses avec les Français, les Allemands ou les Autrichiens. Nous leur offrons de quoi fumer, et eux nous donnent de leur vin rouge ou de leur polenta. Sur une alpe voisine de la nôtre fut apprêtée une soupe au lait, à laquelle firent honneur des hommes des deux armées, et dont le liquide avait été fourni par les Italiens et le pain par les nôtres. N'est-ce pas charmant, cette garde réciproque de la frontière dans un si bon esprit de camaraderie?

Rares sont d'ailleurs ces agréables moments, car nos chefs nous font exercer comme si nous étions encore des recrues; et Dieu sait si le terrain où nous manœuvrons diffère de ces bonnes Plaines du Loup, que beaucoup trouvaient autrefois si ennuyeuses! Nous perchons à des hauteurs où non seulement ne se trouve aucune habitation, mais où manquent encore et le bois et l'eau. Tout ce dont nous avons besoin, ce

sont nos épaules qui le charrient : le sentier muletier s'arrête à deux heures de marche au-dessous de nous.

Comme abri, on nous a donné d'abord une construction édiflée à notre intention, puis on nous fit passer nos nuits sous la tente. En guise de matelas, nous avions du *dais*, dans notre chulet de guerre, c'est-à-dire des rameaux de mélèze que nous empruntons à la forêt la plus proche; sous la tente, c'est la terre nue. Les bourrasques ont démolé plus d'une fois nos dortoirs de toile; elles sont particulièrement violentes ici; mais on se fait à tout, et comme nécessité est mère d'industrie, la plupart d'entre nous ont fini par trouver des combinaisons qui permettent de lutter victorieusement contre les assauts du vent.

Pour varier les plaisirs, on nous fait faire de brefs séjours au fond de la vallée, dont le niveau est au-dessous de celui du Léman. Ah! mes amis, quelle *raveur* dans ces parages, et que de moustiques! Seuls les ressortissants de la plaine du Rhône, habitués aux *lovats*, se sentent là comme des poissons dans l'eau. Les autres, sans les ondes cristallines de la Moësa, où journellement nous plongeons nos charmes, regretteraient fort l'air vif de la montagne.

Cependant, les menus incon vénients de la vie des camps et les rigueurs du service ne résistent pas au fonds de bonne humeur dont est heureusement doté tout bon soldat vaudois. Et puis, en cette contrée où tout est si neuf pour nous, l'œil a mille sujets de distraction. Rien ne rappelle ici les Alpes vaudoises, fribourgeoises, ou valaisannes. Ce sont d'étroits ravins, profondément encaissés et dont les flancs abrupts sont presque totalement dépourvus de pâturages. En fait de chalets, on ne rencontre que des huttes de pierres où logent les chevriers. Mais de belles forêts de châtaigniers recouvrent le bas des pentes et, le long du torrent, s'espacent de pittoresques bourgades avec des ruines de tours et de châteaux, et passablement de maisons qui paraissent abandonnées; peut-être appartiennent-elles à des émigrants, car la population masculine s'expatrie en masse; elle fournit des vitriers, des ramoneurs et des peintres en bâtiments à toutes les grandes cités.

Autour des villages croissent le maïs, la vigne, les muriers, les figuiers, voire les citronniers. Nos vigneron de Lavaux ouvrent de gros yeux en voyant la vigne cultivée uniformément en tonnelles dont les supports sont des lamelles de gneiss, tonnelles si étendues qu'en certaines régions les chaites et les matous peuvent se faire la cour sur une distance de deux lieues sans mettre les pattes à terre. Le crû de ces berceaux, le *vino nostrano*, est un gros vin rouge à 80 centimes le litre, souvent moins, et qui, pris avec le *salame*, avec la salade aux haricots et aux tomates, avec certaines sortes de fromages, comme le *gorgonzola* ou persillé, se laisse boire tout de même.

La population ne semble pas compter énormément de Crésus; mais elle n'en est que plus accueillante. Beaucoup d'habitants, revenus de

Paris, de Londres ou des Etats-Unis, parlent le français et l'anglais. Mais leur dialecte lombard est très compréhensible pour ceux d'entre nous qui savent quelque patois romand, et nous nous entendons à merveille.

Si les bruits qui courent se confirment, nous demeurerons au milieu de ces bonnes gens jusqu'au commencement de septembre. Aucun de nous, je crois, ne regrettera ce séjour. Nous avons appris à connaître et à apprécier d'excellents confédérés, et, de même qu'en revenant de l'Emmental ou de l'Ajoie, nous rapporterons, avec une masse de souvenirs, le sentiment que ce n'est pas seulement sur les bords du Léman qu'on est en droit de s'écrier : « Il n'y en a point comme nous! »

Ton vieil ami,
X. Y. Z.

LE CHANT DES MOISSONNEURS

DEBOUT, debout pour les moissons,
Jeunes filles, jeunes garçons!
De l'alouette au gai ramage
Entendez-vous le chant d'amour?
Nous troublerons son doux ménage;
Pour ses petits, quel mauvais jour!

L'aube sourit dans le lointain :
Quel beau pays! quel beau matin!
Le batelier fuit le rivage,
Et le berger sort du bercail,
Le vieux clocher, pour le village
A sonné l'heure du travail,

Eh! ce travail c'est le bonheur :
C'était l'espoir du moissonneur.
Sous le marteau la faux résonne;
La troupe aux champs a pris l'essor,
Et sous ses mains, riche couronne!
Je vois tomber les épis d'or.

Pour assembler leurs flots épars,
Venez, venez, femmes, vieillards;
A nous, amis, des gerbes mûres;
A nous de serrer les liens :
Ouvrez vos flancs, larges voitures;
Suffrez-vous à tant de biens?

C'est le ciel qui les a donnés.
Enfants, de bluets couronnés,
Assis sur la paille dorée,
Chantez-lui vos douces chansons;
Au village faites entrée :
Hommage au Père des moissons!

J.-J. PORCHAT.

IENA DAU CORBEILLARD

LA coumouna de Couracrau n'avai jamé z'u de corbeillard po menâ sè mort à ceme-tiro. L'étai la môuda de lè portâ et lè dzein de Couracrau ne pouâvant pas tsantâ :

Après ma mort on me mène en voiture,
De mon vivant je n'ai pas eu le temps.

L'étant ti conteint de clli système, principalement clliau qu'on portâve, que n'avant jamé remaufâ. L'étai galé de vère clliau z'einterrâ : lè six porteu dèvant, bin à pas, lo plioriau dè coûte po lau dere quand faillâ s'arrêtâ; et pu